

**GUY MEES****Exposition du 16 mai au 16 juin 2013****Vernissage jeudi 16 mai de 18h à 21h**

A central figure of the postwar Anvers scene, Guy Mees (1935-2003) left a body of work whose uniqueness defies all attempts at classification. At the intersection of multiple networks of influence, from geometric abstraction to informal art, from minimalism to kinetic art, from the "spatial" current to decorative arts, Guy Mees's exploration is based on an attempt to place pictorial language on new foundations outside of the spatial limits of a painting, and the search for a complementary and functional balance between the form (the aesthetic object) and the habitat (the living and social space). Beyond an apparent formalist rigour, the works of Mees possess an intrinsic fragility, seeming always in danger of tearing, breakage or extinction. This is because what Mees seeks in space is not so much a principle of stability or a vanishing point, but rather a principle of coexistence between diverse elements, one that supports an infinity of configurations and eludes despotic temptations in order to accommodate diversity, variation and modulation.

From his very first carbon reliefs punctuated by small traces of blue pigments executed in a *matéris*te aesthetic, the boundaries between painting and sculpture tend to be diluted. Up until the most recent series of "paper cutouts" or "plinths", Mees progresses towards a radical simplification of his media and an increasingly direct confrontation with real space. In 1960, Mees gave the name "Lost Spaces" to a series of works made of industrial lace hung on panels or on geometrical, pyramidal or cubic structures, which he placed on the ground or hung on the wall. Inside some of these pieces he placed ultraviolet, blue or mauve neon lights which played on effects of vibration and optical depth. These first "lost spaces" show Mees's interest in transitory phenomena, and tend, beyond the reference to minimal art and to the ideality of an unlimited pictorial space, to assert the sensuality of the surface "in itself". The lace, used here as a semi-organic membrane, also makes reference to the utilitarian world of clothing, a boundary-envelope between the intimate space of the body and the social space, a motif that he presents on the wall in the form of small dresses. The presence of neon visible through the lace tends, in itself, to "shed light" on the illusionism of pictorial representation.

In the 1970s, Mees randomly arranged small pastel-coloured paper sticks on sheets of transparent paper, forming something of a precarious rhythmic equation. These summary compositions get their relief through cast shadow effects, and let themselves be agitated by the flow of air. Sometimes, Mees punctuates the transparent sheets with pastel or felt pen stippling, a kind of vestige of a subjectivist gestural.

In 1983, Mees started a new series of "Lost Spaces", relief compositions made of coloured paper cutouts, cut with a knife and pinned directly onto the wall. These vulnerable "bodies" (as he called them) seem like possible residual signs of a shattered pictorial space, disintegrated and then reconfigured in a new mobile forcefield. The angular or rounded contours and their often disrupted linearity form something like incisions in the wall itself, oscillating between an aesthetic of laceration or flashing, in some cases recalling the sensuality of dance, in others evoking the essence of a landscape. These systematically arranged pure colour surfaces shatter the monolithic silence of the architectural score, infusing it with a rhythm, a musicality. Mees presents his lost spaces on a multiplicity of media (tissue paper, newspaper, aluminium, matt or glossy paper), each time modulating the contours, the sizes, the relationships of power and weight between colours, refraction effects and light absorption. These repeated gestures, which extract shape from colour, sometimes seem to hesitate, stop, then resume their course, giving a perceptible form to the irregular trajectory of sensation.

Suspended in the void, without any framework, these figures seem to be searching for a way to attach themselves to space without settling there irrevocably. Their anchoring is only provisional, passing: inscribed in the hollow of their modest presence resides the uncertainty of living in the world without being damaged by it.

Clara Guislain

**GUY MEES****Exposition du 16 mai au 16 juin 2013****Vernissage jeudi 16 mai de 18h à 21h**

Figure centrale de la scène anversoise de l'après guerre, Guy Mees (1935-2003) a laissé une oeuvre dont la singularité se soustrait à toute entreprise de classification. Au confluent de multiples réseaux d'influences, de l'abstraction géométrique à l'art informel, du minimalisme à l'art cinétique, du courant «spatialiste » aux arts décoratifs, la recherche de Guy Mees repose sur une tentative de refondation du langage pictural en dehors des limites de l'espace du tableau, et la recherche d'un équilibre complémentaire et fonctionnel entre la forme (l'objet esthétique) et l'habitat (l'espace vital et social). Au-delà d'une apparente rigueur formaliste, les oeuvres de Mees possèdent une fragilité intrinsèque, semblent toujours potentiellement courir le danger de la déchirure, de la brisure ou de l'extinction. C'est que Mees cherche dans l'espace moins un principe de stabilité ou un point de fuite qu'un principe de coexistence entre éléments épars, qui supporte une infinité de configurations et échappe à la tentation despotique pour accueillir la diversité, la variation, la modulation. Dès ses premiers reliefs en charbons ponctués de petites traces de pigments bleus exécutés dans une esthétique matiériste, les frontières entre la peinture et la sculpture tendent à se diluer. Jusqu'aux dernières séries des «papiers découpés» ou de «plinthes» Mees progresse vers une radicale simplification de ses moyens et une confrontation de plus en plus directe avec l'espace réel.

En 1960, Mees donne le nom d'«espace perdu» à une série d'oeuvres réalisées à partir de dentelle industrielle tendue sur des panneaux ou sur des structures géométriques, pyramidales ou cubiques qu'il pose au sol ou accroche au mur. Il introduit à l'intérieur de certaines de ces pièces des néons ultraviolets, bleus ou mauves qui jouent sur des effets de vibration et de profondeur optique. Ces premiers « espaces perdus » montrent l'intérêt de Mees pour les phénomènes transitoires, et tendent, au delà de la référence à l'art minimal et à l'idéalité d'un espace pictural illimité, à affirmer la sensualité de la surface «en soi». La dentelle utilisée ici comme une membrane quasi-organique, fait aussi référence au monde utilitaire du vêtement, enveloppe-frontière entre l'espace intime du corps et l'espace social, motif qu'il déclinera sur le mur sous la forme de petites robes. La présence des néons visibles à travers la dentelle, tend quant à elle à «mettre en lumière» l'illusionnisme de la représentation picturale.

Dans les années 70, Mees dispose de manière aléatoire des petits bâtonnets de papier aux tons pastels sur des feuilles de papier transparent, formant comme une précaire équation rythmique. Ces compositions sommaires obtiennent leur relief à travers des effets d'ombres portées et se laissent agiter par le courant de l'air. Parfois, Mees ponctuent les feuilles transparentes de pointillés de pastels ou de feutre, sorte de survivance d'une gestuelle subjectiviste. A partir de l'année 1983 Mees procède à une nouvelle série d' «espaces perdus», compositions en relief réalisées à partir de découpes au couteau de feuille de papier coloré épinglés à même le mur. Ces « corps » (c'est ainsi qu'il les désignera) vulnérables apparaissent alors comme les possibles signes résiduelles d'un espace pictural brisé, désintégré puis reconfiguré dans un nouveau champ de force mobile.

Leurs contours anguleux, ou arrondis et leur linéarité souvent heurtée forment comme des incisions à même le mur, oscillant entre une esthétique de la lacération ou de la fulgurance, rappelant par endroit la sensualité de la danse, à d'autres, l'essence d'un paysage. Ces surfaces aux couleurs pures disposées de manière systématique viennent briser le silence monolithique de la partition architectural, y insuffler un rythme, une musicalité. Mees décline ses espaces perdus sur une multiplicité de supports (papier de soie, papier journaux, aluminium, papier mat ou brillant), modulant à chaque fois les contours, les tailles, le rapport de force et de poids entre les couleurs, les effets de réfraction ou d'absorption de la lumière. Ces gestes répétés qui extraient la forme de la couleur, semblent parfois hésiter, s'interrompre puis reprendre leur cours, laissant perceptible le trajet irrégulier de la sensation. Suspendues au vide, sans ossature, ces figures semblent chercher le moyen d'adhérer à l'espace sans s'y établir irrévocablement. Leur ancrage n'est que provisoire, passager : inscrite au creux de leur modeste présence, demeure l'incertitude qu'il y a à habiter le monde sans s'y abîmer.

Clara Guislain